

ESQUIMAUX

LA FAMILLE HYPERBORÉENNE. — LES PÊCHEURS MARITIMES

LE COSTUME. — ARMES DE PÊCHE ET DE CHASSE. — LE CANOT, LE TRAINEAU,
LE PATIN. — INTÉRIEUR DE L'HABITATION D'HIVER. — USTENSILES DE MÉNAGE.

PLANCHE DOUBLE.

- N° 1. — Traîneau et chiens d'attelage.
 N° 2. — Raquette ou patin pour courir sur la neige.
 N° 3. — Lance à pointe de fer emmanchée dans un os de morse. Hampe en bois, crans en os pour guider la corde; talon de l'arme en os de morse.
 N° 4. — Croc à quatre dents de fer; monture en os de morse.
 N° 5. — Haut de lance, fer et os de morse, muni de la corde du harpon.
 N° 6. — Lance forte, à pointe de fer emmanchée dans un os de morse barbelé. Hampe en bois; base puissante, se terminant en deux jambages liés par une traverse.
 N° 7. — Couteau en os de morse, servant au nettoyage des bateaux.
 N° 8. — Hameçon pour la pêche du requin. — Dent unique, en fer, ainsi que la chaîne.
 N° 9. — Haut de lance, fer et os de morse; corde du harpon.
 N° 10. — Crochet en fer, dont l'attache est articulée par un moyen primitif : un anneau de cuir où passe une corde retenue par une petite traverse en bois.
 N° 11. — Haut de lance; pointe en os de morse.
 N° 12. — Cuiller en bois pour la suspension.
 N° 13. — Botte de demoiselle. Peau de phoque, partie supérieure de la tige en toile. Les peaux en couleur sont tannées.
 N° 14. — Femme esquimaude, portant son enfant dans son capuchon, selon l'usage général.
 N° 15. — Couteau en fer, dont le manche et la lame sont en travers.
 N° 16. — Sac en peau de phoque, servant de chaussures aux chiennes.
 N° 17. — Lampe en pierre, posée sur une assise en bois.
 N° 18. — Costume de femme, en peau de phoque doublée de fourrure. — Le rouge des broderies est en galon de laine; le blanc et le vert sont en cuir. On serre ce costume à volonté, le tenant élargi pour la grossesse; les jambières sont séparées. Les bottes et le bonnet sont, comme le reste, en peau de phoque.
 Les habits, composés d'entrailles de phoque cousues ensemble, que les habitants des Aléoutes n'exécutent qu'avec des outils imparfaits,

exigent un travail extraordinaire. Il ne faut pas moins d'un an pour que la femme qui entreprend cette tâche concurremment avec ses autres occupations, puisse l'achever.

- Nos 19 et 20. — Poches de chasse en peau de phoque. — Ornaments en cuir appliqué.
 N° 21. — Tabouret en peau de phoque brodée, garni d'une fourrure d'ours.
 N° 22. — Veston de femme, ou blouse courte en peau de phoque, à dessus de laine. Broderie laine et soie. — Encolure et ouverture de la manche, garnies de fourrure.
 N° 23. — Costume d'homme, en peau de phoque; galons de laine. Gant formé d'une patte d'ours armée de ses griffes. Bottes en peau de phoque, noires, selon l'usage pour le sexe fort, avec ornements en cuir blanc.
 N° 24. — Puisette, ustensile de ménage; manche en bois. Le métal est du fer blanc.
 N° 25. — *Kayak*, canot du pêcheur isolé. Carcasse en os, enveloppée d'une peau de phoque peinte en noir.
 N° 26. — Crochet en os de morse, pour entraîner sur la glace les phoques tués.
 N° 27. — Muselière en peau de phoque que l'on met aux chiens pour les empêcher de trop manger.
 N° 28. — Tabatière en os de morse, fermeture en fer; hommes et femmes, tout le monde fume la petite pipe du type chinois.
 N° 29. — Pêcheur, armé de la lance et du grand épieu, à pointe en os de morse et bout de fer.
 N° 30. — Couteau en os de morse.
 N° 31. — Harpon dont les deux extrémités sont en os de morse. La hampe en bois se détache lorsque l'animal atteint cherche à se soustraire en plongeant. Le chasseur, qui reprend cette hampe pour le moment où le blessé, captif de la ligne, remonte à la surface, peut alors s'en servir comme d'une lance. C'est de cette façon que l'on assaille le morse.
 N° 32. — Rame en bois, dont les deux extrémités en forme de spatule sont

en os de morse, formant contre-poids. On tient cet aviron par le milieu, en l'inclinant tour à tour à droite et à gauche; entre les mains de l'Esquimau, habile à le manier, il fait l'office d'une paire de rames.

N° 33. — Lance faite pour une pénétration profonde, comme le montrent les trois dents barbelées en os de morse qui se trouvent si bas sur la hampe en bois.

N° 34. — Haut de lance; pointe en fer, montée dans un os de morse barbelé; hampe en bois.

N° 35. — Botte en peau de phoque; partie supérieure de la tige en toile.

N° 36. — L'Esquimaude Juliana-Judith-Margarita Okabak, âgée de vingt-deux ans.

N° 37. — Intérieur de l'habitation d'hiver.

N° 38. — La mère et son enfant, âgé de deux ans.

Nota. — Le fer est depuis longtemps employé par les Esquimaux. La Pérouse a constaté que les Kamtchadales en étaient pourvus dès avant l'arrivée des Russes chez eux. Les rapports des Japonais avec les gens des îles Kouriles remontent peut-être à une très haute antiquité. Les *chicha-mann*, du nom que l'on donnait, au Kamtchatka, à ceux qui apportaient dans ces contrées les aiguilles en fer ou en acier, étaient des sujets du Nipon venant de la terre de Jesso ou île Chicha.

Les figures et objets typiques rassemblés ici proviennent de l'exhibition faite au Jardin d'Acclimatation de Paris, en 1877.

La famille esquimaude, qui avait établi là son campement, se composait de six individus : le doyen, Hans Noahsen Gokkik, quarante-six ans; Henrik Johanson Kojange, vingt-huit ans; Cospar Mikal Okabak, trente-six ans; Juliana Judith Margarita Okabak, vingt-deux ans, et ses deux enfants, Anna, âgée de deux ans, et Catharina, de douze mois. Les prénoms disent assez que ces Esquimaux étaient de ces chrétiens que les frères Moraves ont su conquérir dans leurs missions si remarquables au Groenland et sur la terre de Labrador.

Ces gens avaient apporté avec eux des spécimens des divers travaux qu'ils font dans leurs huttes hyperboréennes; on a été à même d'y reconnaître les traces d'une industrie nationale, digne d'attention. L'ensemble formait un musée composé de vêtements, de tapis, d'armes, de grossiers ustensiles de ménage, de modèles de la hutte d'hiver en mottes de gazon, de la tente de peaux pour l'été, de traîneaux, de pirogues et de bateaux avec tous leurs accessoires, etc.

L'ours blanc, auquel les Esquimaux font une guerre acharnée, et qui n'est utile que lorsqu'il est pris et tué, était représenté par six de ces seigneurs fourrés, logés vivants dans une tanière à part. Six phoques dans l'eau, et neuf des chiens dont l'Esquimau se fait des auxiliaires si utiles, complétaient une installation à laquelle les Esquimaux eux-mêmes avaient procédé; s'aménageant pour l'hiver avec les matériaux qu'on leur avait fournis sur leur demande, et lorsqu'ils savaient fort bien, du reste, qu'ils n'auraient point à supporter chez nous les rigueurs de leur hiver ordinaire.

Les peuplades auxquelles on avait emprunté ces individus sont les dernières représentations des races humaines dans les régions septentrionales : peuples dont on retrouve la trace dans des traditions qui ont franchi les siècles; mais qui, sans autres ressources que la pêche dans les mers polaires, enfouis dans des hivers de neuf mois, dont une nuit de quatre, où se détachent des silhouettes de scaphandre sur l'éclat de merveilleuses aurores boréales, ont paru d'une étrangeté d'autant plus proche du domaine de la mythologie que les récits des voyageurs dans les mers polaires ont longtemps paru difficiles à concilier entre eux.

Les faits douteux, appuyés sur de simples hypothèses, dans un siècle avide de lumière, devaient être relégués au plan qui leur convient, après des relations scientifiques et ethnographiques comme celle, entre autres, du voyage d'exploration au pôle nord entrepris par la *Hansa* et la *Germania* en 1869, que le monde européen connaît depuis la publication faite à Leipsig, en 1873, en France, dans le *Tour du monde*, en 1874.

La vue des individus eux-mêmes devait puissamment contribuer à compléter les nombreux détails sur les Esquimaux, leurs mœurs, leur façon de vivre, etc., fournis par les derniers explorateurs. Grâce à ces travaux, et grâce à cette exhibition, on a pu, dès lors, se former une idée, tout à la fois exacte et générale, des conditions de l'existence de populations dispersées sur une longueur de plus de mille lieues, et dont les naturalistes composent leur famille *hyperboréenne*, quoique les sangs y paraissent très divers, parce que le froid qui domine

toutes les conditions de l'existence dans les régions boréales y rend les populations identiques plus que tout autre part sur le globe.

Lappes, Ogres et Ongres, Vogouls, Ostiaks, Samoyèdes, Kouriliens ou Aïnas, Kamtchadales, Koriaques, Namollas, Aléoutes, Tchouktchis, Yukagiris, Yakouts, autant de goupes différents, parmi lesquels les tribus de la famille *esquimaude*, la plus importante de toutes, se distinguent nettement. Les Esquimaux, fort dissemblables des Peaux Rouges qui les avoisinent en Amérique, s'éloignent aussi physiquement des Mongols près desquels ils sont établis en Asie.

De Gobineau, invoquant la physiologie et la linguistique, fait venir les Esquimaux du grand continent d'Amérique ; ils en seraient les aborigènes, chassés par les Peaux-Rouges, de sang malais, et auraient été poursuivis jusqu'à la chaîne des Montagnes rocheuses, où les envahisseurs sont demeurés sur les talons des vaincus, et avec une haine si tenace que, maintenant encore, selon Zimmermann, Eyriès, etc., les Américains de la race rouge, tenant les Esquimaux pour des sorciers malfaisants, les poursuivent et les tuent partout où ils les trouvent, s'opposant ainsi à ce qu'ils pénètrent dans l'intérieur du pays.

Les tribus esquimaudes se rencontrent en Laponie et en Sibérie ; sur la presqu'île du Kamtchatka et les îles Aléoutiennes ; sur les rives de la baie d'Hudson ; à la terre du Labrador ; sur tout le parcours de la baie de Baffin, aux lacs de Mackensie et dans les îles de Nootka ou le pays des grands Esquimaux.

Ceux d'entre les Esquimaux qui, fuyant devant le Scandinave, ont abandonné l'Islande pour s'établir au Groenland, c'est-à-dire aux approches du 80^e degré de latitude boréale, s'y trouvent aux prises avec le climat le plus dur, et sur le sol le plus ingrat qu'il soit possible d'imaginer. A ces altitudes, où soufflent sans trêve des vents furieux, où il ne croît plus que quelques mousses, des lichens blanchâtres, on ne saurait tirer aucun parti d'un règne végétal qui, dans les endroits les plus garantis, produit un bouleau n'atteignant pas la hauteur d'un pied.

Le bois dont se servent les Esquimaux, les Lapons, les Samoyèdes et même les Islandais, et qui est pour eux un grand bienfait, leur est procuré par le courant maritime qui, partant du golfe du Mexique, passe entre la presqu'île de la Floride et l'île de Cuba, pour se diriger de là vers l'Atlantique ; apportant aux côtes les arbres roulés par le Mississipi, l'Orénoque et le fleuve des Amazones, se répandant, en partie entre l'Écosse et l'Islande, en partie le long du continent américain, jusqu'au Groenland, et loin dans la baie d'Hudson.

Les Esquimaux de l'Amérique septentrionale et orientale se donnent à eux-mêmes le nom d'*Innu*, qui veut dire *homme*. Ce titre paraît démentir nettement les fables selon lesquelles les Esquimaux, s'attribuant une singulière origine, se donneraient comme étant descendus des singes. Le nom d'*Esquimau* ou *Eskimau* ne serait qu'un sobriquet, une contraction des mots *Eski man tik*, dérivés du langage des Indiens du nord de l'Amérique, et signifiant *mangeur de poisson cru*. C'est ainsi que le *Samoyède* veut dire en russe *mangeur de saumons*.

Les hyperboréens sont des pêcheurs, vivant principalement de poissons ou de mammifères marins. Pritchard leur donne le nom d'*Ichthyophages*, et c'est par eux que Bory de Saint-Vincent commence l'histoire des populations léiotriques. Dans ses grandes divisions du genre humain, Zimmermann comprend l'Esquimau parmi les *pêcheurs maritimes*, qu'il place à la tête de toutes les autres familles des pêcheurs, les fluviaux et les côtiers, en faisant ressortir la trempe supérieure de leur race.

L'homme qui fréquente la haute mer pour y harponner une proie d'importance est un chasseur auquel il faut autant d'expérience que de sang-froid, autant de fermeté de cœur que d'adresse, pour sortir sain et sauf des dangers, toujours sérieux, qu'il y vient affronter.

Les poissons voraces ont, généralement, de puissantes armes dans leurs dents ou leur queue. Les mammifères marins mêmes, comme le phoque et autres de cette espèce, sont armés et savent se défendre quand on les attaque. A quels périls se trouve exposé le chasseur maritime isolé, assis dans une embarcation si frêle qu'à la première atteinte un peu sérieuse la barque sera coulée, lorsque dans les rencontres du requin, du narval, de la

scie, les frères de l'animal blessé accourent à son secours, et qu'il faut gagner de vitesse leurs puissantes nageoires à travers le tumulte des vagues, et en se garant du choc des glaçons!

Initié aux habitudes et aux instincts des animaux marins qu'il observé avec la même attention que le chasseur les animaux terrestres, le pêcheur maritime doit être robuste, preste, habile nageur, éveillé et rusé. Il lui faut non seulement tuer, mais encore capturer. Les armes que les Esquimaux se confectionnent pour ce double résultat, sont vraiment remarquables. Elles prouvent la sagacité et l'intelligence d'une race qui, par ses facultés, est loin d'être dans les derniers rangs de l'humanité.

L'Esquimau a l'amour de l'indépendance; ses mœurs sont républicaines. Dans la tribu, la propriété est collective; les grands filets, les digues, les larges pièges, les forts bateaux, appartiennent à tous, aussi bien que le produit de la chasse, partagé entre tous ceux qui ont contribué à l'obtenir.

L'Esquimaude tient une place importante dans la famille; elle n'est point l'esclave de l'homme, dont la force physique est la seule supériorité. « Partout, dit Zimmermann, où la ruse et l'adresse sont plus nécessaires que la force pour assurer l'existence, la femme qui est pour l'homme une compagne utile, devient son amie. » Chez les Esquimaux, lorsqu'il s'agit d'exercer l'esprit, la femme se montre aussi capable que l'homme, et souvent plus capable encore. Les deux sexes prennent la même part aux amusements publics et se réjouissent ensemble. La polygamie est d'usage ancien; les enfants sont entourés de la plus vive affection. L'adoption est fréquente. L'échange des femmes n'est pas sans exemple.

Le rôle de l'homme, comme pourvoyeur de la famille, est si prépondérant que, avant la fondation par les frères Moraves des colonies de Nani, d'Okkak, et de Hoffenthal ou Hopedale, on avait pour habitude dans ces localités de tuer les orphelins et les veuves, pour leur épargner la mort par la faim. Au Groenland, dans le Labrador, où la végétation n'est d'aucun secours, on est parfois réduit à de dures extrémités, lorsque, par exemple, et sans qu'on en connaisse les causes, les poissons, les phoques, les chiens de mer, etc., s'éloignent des côtes.

L'humeur égale et jamais querelleuse de l'Esquimau est à signaler, et par-dessus tout, la gaieté constante avec laquelle il supporte les dures nécessités de sa misérable existence. La sorcière joue chez les Esquimaux un rôle que le catholicisme ne paraît avoir encore affaibli que légèrement chez ces peuples jusque-là sans culte ostensible et ne paraissant guère avoir pour idées religieuses que des superstitions.

Ce n'est guère que pour la forme que la Russie range ces hyperboréens parmi les peuples de son vaste empire. Les Esquimaux, ayant à se garantir du rude et stérile climat des régions qu'ils habitent, bornent leur industrie à amasser des provisions, leur commerce consiste en échanges de l'excédant des produits de la chasse et de la pêche qui s'effectuent dans des foires périodiques où le troc des fourrures, des cornes de narval, des fanons de baleine, etc., procure à ces déshérités quelques objets indispensables à la vie. Ils sont véritablement indépendants sur un sol que nul, d'ailleurs, ne songe à disputer à des occupants qui seraient incapables de le défendre; car ces hommes, semblables à ces Lapons dont Gustave Adolphe voulut un jour former deux régiments, rapidement dissous, sont absolument dépourvus d'esprit militaire. Le lien national même ne saurait exister entre des peuplades aussi largement clairsemées, disséminées au point que lorsque, par exemple, le capitaine Ross, parvenu en 1818 au 78° degré de latitude boréale découvrait le pays du Groenland qu'il a nommé Arctic-Highland, les hommes qu'il y rencontra, ignorés de leurs voisins depuis des siècles, se croyaient les seuls habitants d'un monde qui, pour eux, se bornait à l'étendue des masses glacées dont ils étaient entourés.

La tradition commune aux hyperboréens, c'est qu'ils sont tous originaires du sud. La puberté précoce des Esquimaudes du Labrador qui, sous ce rapport, ne diffèrent point des négresses de nos colonies, confirmerait cette donnée. L'*adaptation* de certaines facultés, développées par l'exercice et par l'hérédité, au détriment de certaines aptitudes que leur inutilité temporaire relègue à un état plus ou moins latent, développement qui se produit selon les milieux où l'homme est appelé à vivre (la *sélection naturelle* des Darwin, Wallace, etc.) et qui peut amener des modifications organiques assez profondes pour constituer des races particulières, a eu pour résultat final un effet des plus frappants chez les Esquimaux. Dans les plus jeunes comme dans les plus âgés des membres de la famille Okakak, on retrouvait identiquement le même type parfaitement caractéristique dès l'âge le plus tendre.



ESKIMOS

ESKIMAUX
CL

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Chataignon lith.

ESKIMAUX

Ces individus étaient petits, ramassés, trapus; visage large, pommettes saillantes, nez épaté; yeux petits, noirs, très vifs, d'une intelligence qui anime la physionomie; teint jaune olivâtre. On a signalé, comme autant de points de ressemblance avec les Japonais, les yeux, fendus de la même manière; la mâchoire élargie d'une façon également exagérée et munie de ces dents solides auxquelles rien ne résiste, dit un visiteur du Groenland; les cheveux, noirs, plats, rugueux, sans souplesse; la taille même et la tête forte proportionnellement au corps, dont l'aspect est à peu près identique.

L'allure de ces Esquimaux, très naturelle, n'avait rien de bestial ni de cadencé comme le pas sautillant du nègre. L'exiguité de la taille s'alliait chez eux avec une certaine gracilité des membres. Enfin la petitesse des pieds et des mains, si remarquable chez cette race, complète la physionomie de « ces petits hommes noirs, que le D^r Laube prenait pour des enfants d'une quinzaine d'années, mais qui étaient mariés et pères de familles. »

L'air de candeur et de bonté de ces Esquimaux leur conquit rapidement les sympathies du public européen. La plupart des récits des voyageurs avaient surtout réussi jusqu'alors à donner une idée singulièrement repoussante de la famille esquimaude; ce fut donc avec un agréable étonnement que, dès l'abord, on reconnut que ces gens étaient loin d'être aussi disgracieux qu'on les avait dépeints. La femme avait des traits qui, pour être en dehors des conditions de notre esthétique, n'étaient cependant point sans charmes; « les deux petites filles, écrit un visiteur, sont moins laides que jolies. »

Ces hommes demi-sauvages, très doux de caractère, nullement rebelles à l'étude des arts utiles et civilisateurs, fort industriels, sachant tirer parti des moindres ressources, et jamais oisifs, faisaient agir des doigts d'une force et d'une prestesse singulières qui faisait juger qu'on en ferait rapidement d'habiles ouvriers, à quelque métier qu'on les façonnât. On les dit très probes, très honnêtes, respectant le bien du voisin; enfin, les progrès accomplis dans le voisinage des stations établies par les frères Moraves, prouvent la facilité à s'instruire de l'Esquimaux, être sociable et très dévoué, en faveur de qui les témoignages ne manquent plus, d'ailleurs, depuis qu'entre autres, on a vu ce que le *bon Joe*, le *patient*, le *courageux*, l'*adroit Joe* et son compagnon Hans, ont accompli pour sauver la vie des naufragés du *Polaris*.

Les femmes font des soins du ménage leur occupation journalière. C'est à la femme qu'appartiennent les enfants et tout ce qui les concerne. Elle les soigne et les approprie avec une activité et une intelligence peu communes. Les femmes confectionnent les ouvrages de cuir; c'est avec une patience et un soin extrême, avec un goût remarquable, qu'elles composent les jolies mosaïques, faites de minuscules morceaux de cuir de couleurs variées dont les chaussures sont décorées, ainsi que d'autres pièces de l'habillement. C'est encore elles exclusivement (les hommes ne s'en occupant jamais) qui mâchent, pour en faire des bottes et des gants, les peaux de renne, de phoque et de morse. Ce procédé de mastication pour assouplir les peaux et leur donner la forme voulue, est un des principaux moyens de mégisserie en usage.

Tous les Esquimaux n'ont point de rennes à leur disposition. Les uns, qui auraient pu en posséder, n'ont point su les assujettir; les autres sont à des altitudes où l'on n'en saurait avoir. La famille Okabak était de ces Groenlandais dont un voyageur a dit: « Ils mettent le corps du phoque dans le leur, et enferment leur peau dans celle du phoque. » Le phoque est, en effet, la ressource fondamentale des peuples de l'extrême nord; sa chair les nourrit; sa peau forme leur vêtement, et ils en recouvrent leurs bateaux; sa vessie sert de bouée pour les harpons; sa graisse alimente les lampes et chauffe la hutte.

Le traîneau et son attelage.

Le traîneau à double patin de l'Esquimaux semble offrir plus de chances d'équilibre que celui du Lapon. Les chiens que l'on emploie pour l'attelage sont de stature moyenne, et, relativement à leur grosseur, d'une vigueur extrême. Ils ressemblent assez parfaitement à nos chiens de montagne ou à ceux de nos bergers. — Leur poil est rude. On les nour-

rit de poisson séché, en un repas unique, donné à la fin de la course ou de la journée. Pour empêcher ces chiens voraces, souvent affamés, d'avoir des distractions dangereuses pendant les étapes, on les musèle avec de la peau de phoque (voir n° 27).

Le nombre des chiens que l'on attèle au traîneau, est en raison du poids à transporter. Le *sannka* des Kamtchadales, avec sa charge ordinaire doublant à peu près la pesanteur de l'homme qui le monte, est

traîné par quatre ou cinq chiens. Les *narta* sur lesquels on charge les bagages, ont un attelage de dix ou douze chiens. Les attelages sont parfois de trente-sept, et même de quarante-cinq chiens; c'est avec des équipages de cette importance que de Lesseps et le russe Kassoff, clôturés dans leurs *vezols* (le traîneau fermé) traversaient le Kamtchatka en 1787.

Le harnais du chien est un collier en cuir qui passe sur le poitrail et tient au traîneau par une courroie servant de trait. Les chiens, couplés par le collier, sont ordinairement attelés deux à deux. L'équipage n'est point autrement bridé. Un chien, toujours seul à la tête, est le guide de la bande. C'est un sujet d'élite, parfaitement dressé, comprenant les différents langages du cocher : *tagtag, tagtag*, tourne à droite; *kougha, kougha*, à gauche; *ah, ah*, arrête; *ha*, pars. Frapper du bâton sur la neige ou bien sur le bois du traîneau, etc., équivaudra à l'ordre vocal de tourner à droite, à gauche, à la volonté du cocher, dont la sûreté de main est d'ailleurs telle qu'il sait encore, en touchant du fouet l'une ou l'autre oreille du chien conduisant la bande, faire comprendre exactement l'évolution commandée.

Pour retenir sur place l'équipage du traîneau que l'on quitte, il suffit de mettre ce traîneau sur le côté. Les chiens se couchent en peloton sur la neige, et attendent, sans bouger, le retour de leurs guides.

L'attachement et les soins entre les Esquimaux et leurs serviteurs intelligents sont réciproques. En été, on lâche pour la plus grande partie les chiens qui pourvoient alors eux-mêmes à leur nourriture en chassant dans la campagne ou en rôdant le long des lacs et des rivières. Ils reviennent chez leurs maîtres, lorsque l'hiver arrive, avec une exactitude qui ne se dément jamais. Pour garantir les pattes délicates de la chienne, on les lui chausse soigneusement. Le soulier est un sac en peau de phoque fourrée fixé par un cordon (voir n° 16).

La raquette ou patin.

La raquette sert principalement pour la chasse. On fait ce patin de planches très minces, et on l'attache sous le pied avec des courroies. Largeur de six à huit pouces; longueur de trois à quatre pieds. Le dessous est garni de peau de loup marin.

Le kayak ou kyak.

C'est l'embarcation dont l'Esquimau isolé se sert pour la poursuite du phoque, qu'il assaille avec le harpon, entraînant sa proie avec la corde de ce harpon vers la terre, où l'animal sera dépecé. Cette façon de pêcher, pour si différente qu'elle paraisse de celle des pêcheurs à la ligne dans nos rivières, immobiles en observant leur plume de flottaison, afin de savoir si l'hameçon est happé, est, au fond, de même principe. L'animal blessé est un captif par le fait de sa blessure; ses efforts pour s'échapper en tirant sur l'hameçon ou sur le harpon barbelé en contre-sens n'ont d'autre effet que d'assurer la puissance de la ligne qui capture.

Le kayak du Groenlandais, construit en côtes de baleine, dont la carcasse est entièrement recouverte par une peau fraîche de chien de mer, impénétrable à l'eau, est une embarcation en flèche, d'une légèreté, d'une rapidité, d'une instabilité de périssière. L'homme qui s'introduit dans ce canot par l'unique ouverture de l'enveloppe s'y trouve assis, les jambes étendues devant lui; dès que sa taille est serrée par le cordon de bourse qui fait ceindre le cuir de l'ouverture, le pêcheur et le véhicule ne font plus qu'un. La barque, même en cas de culbute, est insubmersible.

On gouverne ce canot, si léger que, lorsque l'homme débarque, il le prend sur sa tête pour rentrer chez lui, avec un seul aviron, dont les deux extrémités en forme de spatule font office d'une paire de rames (voir n° 32). Le chasseur nautique a devant lui ses armes et une espèce de petite table dont les pieds sont utiles pour régler le dérou-

lement de la corde du harpon, comme pour remorquer la proie que l'on laisse dans son élément, et qui ne s'ajoute jamais à la charge du canot, même sur terre, lorsqu'on fait glisser le kayak sur la neige.

Le maniement du kayak exige toute une éducation préalable; le jeune Esquimau doit s'exercer des années entières avant d'y être habile, et tant qu'il n'y est point parvenu il n'oserait se hasarder sur la haute mer où, le plus souvent, il faut aller chercher le phoque. Sans compter le péril des déchirures de l'enveloppe, faite par un poisson ou occasionnées par le choc des glaçons, ce qui réduit l'homme à nager dans une eau tellement froide qu'il s'y raidit bientôt, perdant toute chance de se sauver, il arrive souvent que le kayak chavire; un enchevêtrement de cordes, la perte momentanée de l'équilibre du corps, et la barque se trouve retournée. L'homme, lié à l'embarcation, est suspendu le haut du corps dans l'eau glacée, la tête en bas. Il lui faut pour se tirer d'une position aussi critique, une adresse et une force peu communes. L'Esquimau dans cette situation étend sa rame double horizontalement à côté de lui, et s'appuie dessus de tout le corps, non doucement, mais au contraire avec l'élasticité, la vitesse d'une flèche subitement lâchée. Le bateau est tenu de côté pour l'élan, qui procure au submergé l'avantage de se retrouver droit.

Le harpon des Esquimaux est une arme de jet des plus remarquables. La pointe de flèche destinée à blesser, se sépare au moindre effort du bois qui forme la tige; cette tige ne s'enfonce pas dans la mer avec l'animal blessé; elle remonte à la surface pour être reprise par la main qui l'a lancée, et servir de nouveau, au besoin.

La pointe en os a des barbelures disposées de façon qu'elle reste dans la chair, ne pouvant que pénétrer plus avant; cette pointe se trouve attachée à une corde mince, très forte, faite de peau de chien marin; sa longueur est de trente à quarante pieds, et elle porte, solidement liée à l'un de ses bouts, une vessie de phoque.

Le phoque atteint par le harpon, plonge pour s'enfuir, entraînant la corde et la vessie soufflée; mais la résistance de cette bulle d'air à s'enfoncer dans l'eau augmente tellement la douleur causée par les barbelures que l'animal cesse bientôt de tirer, forcé qu'il est, d'ailleurs, de revenir à la surface de l'eau pour respirer.

Dans l'intervalle, l'Esquimau a soufflé une nouvelle vessie, l'a liée à la corde d'un second harpon fixé à la tige de bois qu'il a repêchée. En émergeant, la première vessie indique où se trouve l'animal qui va reparaître; avant qu'il ait eu le temps de respirer, il sera de nouveau atteint, et d'autant plus affaibli pour replonger qu'il lui faut alors entraîner deux vessies. Obligé de remonter de plus en plus rapidement, le phoque ne peut se soustraire aux derniers coups du harpon qui l'achève.

L'attaque du morse est une affaire au moins aussi sérieuse. La lance particulière qui sert à cette chasse a une ligne très longue, courroie de peau de morse ou de grand phoque, que l'homme enroule autour de son cou pour l'affût, c'est-à-dire pour une attente parfois longue au milieu des glaçons en amas flottant.

Dès que le morse est à portée, il est harponné; et le chasseur, se dégageant vivement du collier d'anneaux qu'il a sur les épaules, doit, pour retenir la corde et la proie, fixer dans le nœud coulant qui termine la courroie un épieu qu'il enfonce dans la glace. Il guette la réapparition de la bête, forcée de remonter bientôt à la surface de l'eau, où elle est promptement achevée à coups de lance.

Si l'Esquimau n'enlève pas à temps le collier de cordes dont le plongeur serre rapidement les tours nombreux, il est entraîné sous la glace; sa mort est certaine. — Si le déroulement s'est bien effectué, mais sans que la ligne ait été fixée assez vite, ou assez solidement, la bête échappe, et chose plus grave, le harpon est perdu.

Les Esquimaux ont des arcs qui comptent parmi les meilleurs qu'il y ait, et qui sont faits de baleines, d'os et de tendons d'animaux. La pointe de leurs flèches servant à la chasse marine, sont exactement de la même sorte qui vient d'être décrite, ce qui rend inutile toute autre ex-

plication. Les figures 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 31 et 34, offrent un assortiment des armes du pêcheur à la ligne des mers polaires, pour lequel le fusil même, qu'il s'entend fort bien à manier, ne saurait offrir les avantages du harpon qui donne la mort dans un élément où la proie serait perdue sans la ligne qui la capture.

L'habitation.

L'été, on habite le *toupic*, la tente recouverte de peaux sur l'ossature de grands cétacés ou sur de simples perches. L'hiver, on se réfugie dans la hutte, faite de pierres ou de mottes de terre, par les uns, avec des poteaux et des solives en bois pour soutenir la toiture; par d'autres, les Esquimaux de la région moyenne, avec des blocs de glace. Ceux de l'ouest font la leur en planches. On se terre aussi profondément que possible; l'entrée de la maison se trouve au bout d'un long passage qui s'enfonce au milieu, et se relève ensuite. Lorsque l'habitation est établie sur le versant d'une montagne, on y accède en montant au lieu de descendre, c'est la seule différence. Toutes les huttes d'hiver sont, du reste, construites sur le même plan, et se composent, invariablement, d'une seule pièce, dans laquelle plusieurs familles vivent ensemble, dormant sur une large banquette qui, au Groenland, occupe le côté de la chambre situé en face de l'entrée. Ce lit de camp est couvert de peaux qui servent pour siéger ou coucher.

La partie supérieure de la chambre d'hiver est toujours percée d'un trou exigü, mesuré sur cette indication que l'air froid, épais et dense, ne puisse pénétrer dans l'air chaud de l'intérieur, qui par sa dilatation constante s'y oppose.

La lampe en pierre.

L'unique moyen de chauffage de la hutte d'hiver est la lampe dont on se sert, en même temps, pour la cuisson des aliments et pour l'éclairage. Les Esquimaux du Groenland font cette lampe avec une pierre tendre fort commune sur la côte, et qu'ils creusent de manière à former un réservoir d'huile; elle est connue sous le nom de lampe kamtchadale. Cette pierre creusée, d'où sort un chiffon de toile roulé en guise de mèche, baignée d'huile de poisson, de graisse de loup marin, etc., est une lampe lugubre, dont la lourde fumée environne tout d'une sombre vapeur, prenant au nez et à la gorge, noircissant tout. Lorsque, pour concentrer la chaleur dans l'appartement, on ferme au moyen d'une trappe l'unique issue par laquelle puisse s'échapper la fumée, il faut sortir de la chambre ou s'y coucher par terre, au-dessous du nuage épais et noirâtre, par lequel, si l'on n'est étouffé, on est au moins aveuglé.

La hutte faite de monceaux de neige que le froid durcit vite, et qu'on entremêle de blocs de glace laissant passer la lumière dans toute sa pureté, offre une chambre dont l'éclat, de caractère féérique, ne se conserve pas. La chaleur intérieure fait fondre la surface des parois et la lourde fumée des lampes encrasse tout. Les murailles, rapidement obscurcies, fuligineuses, demeurent sans transparence. Ce sont les femmes qui préparent l'huile de poisson employée dans les lampes. Elles mâchent la chair dont elles savent extraire l'huile précieuse avec une telle habileté, qu'il n'y reste aucune autre matière lorsqu'elles crachent l'huile, pas même ombre de leur salive. Le corps entier est oint de cette huile, dont l'Esquimaux ne se nourrit pas, comme on l'a certifié longtemps. Il vit de la chair du poisson.

Les figures sont des documents photographiques.

Voir pour le texte : de Lesseps, Voyage au Kamtchatka; — Eyriès et Léon Vaisse, Esquimaux, Encyclopédie

Le costume.

En principe les habits des hommes et ceux des femmes sont les mêmes.

L'Esquimaux prend deux casaques en hiver, l'une avec le poil en dedans, portant sur la peau; si le pardessus est fait d'une fourrure, le poil est en dehors. Ces casaques sont des blouses plus ou moins courtes. Le vêtement supérieur est garni d'un capuchon qui est indispensable pour le plein air; celui des femmes est de proportion telle qu'elles y placent l'enfant à la mamelle, le gardant longtemps dans cette espèce de sac qu'il ne quitte guère avant d'avoir deux ou trois ans. On ne le sèvre pas plus tôt, parce qu'on ne saurait comment le nourrir. Une espèce de manteau à manches complète l'accoutrement pour se préserver du froid.

Les Esquimaux font usage de caleçons dont la longueur se mesure sur la hauteur des bottes; celles-ci montent jusqu'où descendent les culottes. Les bottes, en peau de phoque, sont cousues et préparées de sorte que jamais l'eau n'entre dans leur intérieur. Les semelles sont en peau de morse. Les mains sont garanties par des mitaines. La culotte des femmes se compose de deux jambières que l'on met séparément.

Pour la rude saison, la chaussure est quadruple, c'est-à-dire de quatre pièces distinctes mises les unes sur les autres :

1° Une longue paire de bas, taillés dans une fourrure fine et dont le poil se porte sur la peau.

2° Une paire de chaussettes de peau d'*éider* avec duvet au dedans et au dehors. (L'*éider* est un canard des régions polaires, dont les Esquimaux font les magnifiques tapis de peaux d'un moelleux inconnu chez nous, et qui ont été si vivement admirés à l'Exhibition de 1878.)

3° Une paire de chaussettes de phoque, le poil à l'extérieur.

4° De grandes bottes, appelées *koumignas*, là où la tige en peau de renne a la fourrure en dessus. Au Kamtchatka, où la botte d'hiver est de peaux de loup marin ou de pieds de renne, on la nomme *torbassi* quand la semelle n'est point de cuir de morse, mais vient du phoque; ce dernier est de la grande espèce, appelée au Groenland *okgouk*.

Généralement, les femmes n'ont qu'une mitaine, mise à la main droite; la main gauche, qui reste nue, se retire sous la manche.

Des bagues et des bandeaux de cuivre jaune, des anneaux de même métal, des rangs de perles de couleurs variées, disposés en bandelettes de chaque côté de la tête complètent la toilette féminine dans le Labrador; ce sont des ornements qui rappellent ceux dont se parent les Indiens Allah, avec lesquels les Esquimaux du Labrador sont en relations d'échanges.

Les Groenlandaises se rapprochent, sous le rapport de la coiffure, de l'Islandaise dont la tête est si étroitement serrée dans un mouchoir; mais la chevelure formant une queue rigide et tenue droite dans son repli sur l'occiput, rappelle surtout certains arrangements de la chevelure, de modes anciens, en usage chez les Japonais. (Voir la coiffure du soldat, pl. Japon, ayant pour signe le Télescope.) Le voisinage de l'Islande explique facilement la ressemblance du mouchoir; mais qu'un mode si particulier de l'arrangement de la chevelure se trouve le même sur le crâne d'un archer japonais de notre quinzième siècle, que sur la tête de l'Esquimaude dont nous avions la visite hier, c'est là un fait dont l'explication semble moins facile jusqu'à présent.

Aucun des membres de la pauvre famille Okabak ne devait regagner les régions polaires. Jeunes et vieux, tous ont succombé, parmi nous, à la petite vérole. Leur patrie, si ingrate, n'a point eu leurs os; on sait pourtant l'amour qu'ils ont pour elle malgré ou peut-être même à cause de cette ingratitude.

moderne, *Firmin-Didot*; — *Voyages de la Germania et de la Hansa. Le Polaris*, Tour du monde, *Hachette*, 1874-75; — *M. Ch. de Hall*, Deux ans chez les Esquimaux, 1879, *Paris, Martinet*; — Les Esquimaux au Jardin d'acclimatation. *Revue britannique*, 1881; *L'Illustration et le Soleil*, 1877; — *De Gobineau*, Essai sur l'inégalité des races humaines, *Firmin-Didot*; — *M. de Quatrefages*, L'Espèce humaine, *Germer Baillière*.

